
PETIT BRONZE ANTIQUE

DÉCOUVERT DANS LA RÉGION DE SÉTIF



Le petit buste en bronze, dont la reproduction est ci-jointe, a été découvert, il y a quelques mois, près du village de Macdonald, à 17 kilomètres à l'ouest de Sétif, sur la route nationale de Constantine à Alger. C'est là que s'élève le caravansérail d'Aïn-Zada, sur des ruines
Revue africaine, 45^e année, N^o 244-248 (1^{er} et 2^e Trimestres 1900). 10

romaines de modeste importance. Les inscriptions qui y ont été découvertes nous enseignent que cette antique localité portait le nom de *Caput saltus horreorum*. L'une d'elles nous apprend en outre que les colons qui l'habitaient s'adonnaient à la chasse à la panthère et se donnaient le nom de *Pardalarienses*. — Cette inscription date du deuxième consulat de Pertinax, en 192-193 de notre ère.

Le pays aujourd'hui dénudé était autrefois couvert de forêts et de hautes broussailles qui servaient de refuge à ces dangereux félins. On en trouve encore des traces sur le versant nord du Djebel-Anini, entre Aïn-Roua (*Horrea*) et Aïn-Zada — *Caput saltus horreorum*.

Ce petit objet d'art m'a paru mériter de retenir un instant l'attention. Mais, au premier abord, je me suis trouvé assez embarrassé pour déterminer exactement ce qu'il prétend représenter.

Comme je l'ai dit en commençant, c'est un buste en bronze. Il repose sur un socle étroit orné, à sa partie supérieure, d'une moulure qui embrasse la face antérieure et les deux faces latérales. Sa hauteur totale n'est que de 0^m09. Une épaisse couche de vert-de-gris le recouvre presque en entier. Le nez a disparu, ce qui enlève à la figure une partie essentielle de son caractère. Le buste est creux et a été rempli primitivement de plomb, aujourd'hui complètement oxydé.

Un examen prolongé permet cependant de reconnaître que le travail ne manquait pas de finesse, et ce qui en reste présente encore une certaine élégance. Le visage est gracieux. On y retrouve une expression souriante, intelligente, et même spirituelle, fortement empreinte d'une noblesse calme et d'une majesté véritablement divine. C'est, à n'en pas douter, l'image d'un dieu. Son aspect a quelque chose de presque féminin et je me serais laissé aller à y voir la représentation d'une déesse, de Cérès, de Cybèle ou de la *Dea Cœlestis* des Carthaginois, si l'examen de la poitrine ne m'avait

aussitôt démontré à quelle erreur mon imagination se laissait entraîner.

Les joues, le menton, les lèvres sont complètement imberbes. Les cheveux, relevés hardiment sur le front, sont disposés en ondulations épaisses de chaque côté du visage, avec simplicité, mais avec soin, élégance et régularité. On voit que l'artiste qui en a composé le modèle s'est appliqué à produire, par la disposition des masses, les effets de lumière qu'offriraient à la vue des cheveux véritables.

Une couronne de lierre avec ses fruits orne cette chevelure. Or, nous n'ignorons pas que le lierre est l'attribut des dieux et aussi des poètes :

*Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis,*

nous dit Horace dans sa première ode à Mécène.

Sur le sommet de la tête est posé, d'une façon tout-à-fait élégante, le calathus — *καλαθος* — la corbeille à fruits évasée par le haut, en forme de chapiteau, dont sont couronnées quelques statues antiques.

Le Calathus, symbole d'abondance, de puissance productrice et de fécondité, est appelé *modius* par la plupart des archéologues, mais *calathus* est son nom véritable quand il sert de coiffure à une divinité.

Le cou, un peu long et légèrement gonflé, indique un caractère d'une certaine mollesse. La poitrine est étroite et manque de puissance.

Le torse est nu, mais l'épaule gauche supporte la peau de chevreuil ou de faon, la nébride — *νεβρίς* — dont une patte pend négligemment sur la poitrine.

L'observation de tous ces caractères et de ces divers attributs symboliques m'amène à voir dans notre petit bronze une représentation de Bacchus, du fils de Zeus et de Sémélé, du dieu de la vigne et de son divin nectar, du *Θέουνος* d'Eschyle, du *Διόνυσος* des anciens Grecs.

Il y a loin, cependant, de cette gracieuse image à la représentation de la vieille divinité phallique dont le culte, né dans la Thrace mystique, s'était répandu tout d'abord, par la Béotie, dans l'Attique et le Péloponèse, puis dans le monde romain tout entier. Le dieu barbu des temps primitifs a fait place à cette divinité idéale sortie de l'imagination de Scopas et de Praxitèle qui, les premiers, l'ont représentée sous les traits d'un éphèbe dont la physionomie, à demi féminine, présente un singulier mélange du délire bacchique et de l'enthousiasme qu'il enfante.

Parmi les symboles qui le caractérisent, le lierre est, après la vigne, celui qu'il semble préférer. Le lierre rappelle la vigne. Comme elle, il s'enlace au tronc des grands arbres. Souvent ses lianes se mêlent aux sarments de la vigne avec lesquels ils luttent de souplesse. D'après quelques-uns des physiciens qui ont étudié la vieille symbolique, le lierre aurait été attribué à Bacchus parce que la nature froide de cette plante est propre à combattre l'ivresse. Quoi qu'il en soit, le lierre est un des plus anciens symboles de ce dieu. A Acharnes, en Attique, on l'adorait sous le nom de κισσός, le lierre; d'où son nom de κισσοκόμης ou de κισσοχαίτης, couronné de lierre, que lui donnent les Grecs dans les hymnes homériques et de *Corymbifer* ou de *Racimifer* que lui donne Ovide, lorsqu'il nous le dépeint couronné du lierre avec ses fruits, comme dans notre petit buste.

Tibulle, dans une de ses élégies, nous le montre couronné à la fois de pampres et de lierre :

*Candide Liber, ades, sic sit tibi mystica vitis
Semper sic hedera tempora vincta geras.*

(TIB. L. III., élég. VI, à *Bacchus*, v. 1 et 2)

Dans les fêtes que l'on célébrait en son honneur, bacchants et bacchantes, couronnés de lierre, de fenouil

et de rameaux de peuplier se répandaient par les rues de la cité, hurlant, s'agitant et dansant.

Le calathus qui surmonte sa coiffure était, nous l'avons dit, l'emblème de l'abondance des fruits de la terre et de la fécondité. C'était, comme le lierre, un des symboles du culte de Bacchus. Un vase peint (fig. 417 du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio) le représente ainsi coiffé. Un bas-relief de la galerie de Florence nous montre un calathus, rempli de raisins, entre deux masques de Dionisos imberbe et celui d'un satyre barbu.

Bacchus n'est pas seulement, en effet, le dieu de la vigne et du vin, mais encore il préside spécialement à tous les arbres fruitiers, aux figuiers, aux pommiers, à l'olivier qui croît si lentement. Il est le dieu des vergers et même des champs labourés.

*Nunc te, Bacche, canam, nec non silvestria tecum
Virgulata, et prolem tarde crescentis olivæ,*

dit Virgile au commencement du second livre des *Géorgiques*.

Il est, en un mot, le dieu vivificateur de la nature, et le calathus, comme le van et la scaphé qui accompagnent souvent son image, est le symbole de cette partie de ses attributions divines.

La nébride qui pend à son épaule est encore l'un des attributs ordinaires de Bacchus. Elle est aussi souvent faite en peau de chèvre ou de bouc qu'en peau de chevreuil ou de faon. Ces peaux sont celles des animaux que les Ménades, les thyiades, les bacchants et les bacchantes de toute sorte déchiraient tout pantelants aux pieds des autels du dieu sur le plateau du Parnasse ou dans les gorges du Cithéron, en chantant les hymnes sacrés composés en mémoire de son expédition des Indes :

*Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
 Carminibus patriis, lancesque et liba feremus
 Et ductu cornu stabit sacer hircus ad aram,
 Pingulaque in veribus torrebimus exta colurnis.*

(Virgile, *Géorgiques*, L. II).

La victime offerte en sacrifice à un dieu est aussi l'animal dont la dépouille lui est consacrée de préférence.

La statue et les bustes de Bacchus conservés au musée de Cherchell et que notre éminent président a décrits dans sa thèse *De Cæsareæ monumentis quæ supersunt*, portent, tous trois, la peau de bouc sur l'épaule gauche — *nebride humero sinistro injecta*.

La panthère, comme du reste toutes les espèces félines, tigres, léopards, lynx, etc., figurait également au nombre des animaux attribués à Bacchus. La panthère est celle que l'on rencontre le plus souvent sur les monuments qui représentent le dieu ou les fêtes données en son honneur. C'est, d'après Philostrate, un animal ardent et bondissant comme une Ménade. Si le dieu et ses suivants sont représentés d'ordinaire jouant familièrement avec cet animal de mœurs plutôt féroces, certains monuments nous montrent la Ménade déchirant, dans la fureur de son ivresse, la panthère qu'elle tient dans ses bras. Aussi la dépouille de la panthère immolée remplace-t-elle souvent sur l'épaule du dieu, ou sur celle des bacchantes, la nébride traditionnelle.

Est-ce à la soumission de cet animal au dieu de la vigne et du vin que nous devons la bonne fortune d'avoir trouvé une image de Bacchus dans les ruines du *Caput saltus horreorum*, de la cité des chasseurs de panthères? La supposition n'a rien d'invraisemblable.

Le souvenir de ses guerres dans l'Asie-Mineure le faisait regarder comme un combattant redoutable :

*Præliis audax, neque te silebo
Liber,*

nous dit Horace dans son ode à Auguste (L. I., ode XII). Des hommes adonnés à une chasse aussi dangereuse pouvaient fort bien s'être placés sous sa protection, car nous savons qu'il exauçait toujours les prières qui lui étaient adressées :

*Ornatus viridi tempora pampino,
Liber vota honos ducit ad exitus,*

ce qu'un des traducteurs d'Horace exprime de cette façon :

*Et Bacchus couronné de pampres et de lierres
Du mortel qui l'implore exauce les prières.*

(Odes. L. IV., Ode VIII à Marcus Censorinus).

Bacchus a figuré certainement parmi les dieux qui ornaient le *lararium* des colons romains installés en Afrique. Il était un de ceux dont l'influence tutélaire s'étendait du foyer domestique jusque sur la campagne.

C'était à lui que le laboureur, harassé de fatigue, venait demander le courage et la joie. C'était lui qui venait le consoler dans ses peines et lui faire oublier ses chagrins.

*Bacchus et agricolæ magno confecto labore
Pectora tristitiæ dissolvenda dedit.
Bacchus et afflictis requiem mortalibus offert.*

(TIB., L. I, élég. IV, Anniversaire de Messala).

Il était donc adoré en Afrique aussi bien qu'en Espagne, en Italie, en Grèce, dans les îles de la Méditer-

ranée, sur les côtes de l'Ionie que dore le soleil, en Crimée et sur les rives fertiles du Rhin.

Notre petit bronze, qui a peut-être orné le foyer d'un chasseur de panthères du *Caput saltus horreorum*, nous apporte un souvenir de ce culte qui s'est propagé jusqu'à nos jours, car c'est encore en l'honneur de Bacchus qu'en France, à l'heure où les brouillards d'octobre rampent sous les pampres jaunis, on fête, chaque année, la douce purée septembrale.

A. MOINIER.
